

## Les témoins d'une histoire non écrite

Jean Piel

*Il y a vingt-trois ans paraissait, aux éditions Anthropos, la version publiée de la thèse de Jean Piel, Capitalisme agraire au Pérou. Dans son avant-propos, l'auteur retraçait son parcours de recherche et terminait en évoquant une méthode de travail « à l'air libre », aux prises avec les acteurs. En relisant ces pages, nous avons été frappés de voir exposé, de manière percutante et émouvante, ce qui nous animait lorsque nous avons créé, quelques années plus tard, la rubrique « Histoire sur le terrain ». Avec l'aimable autorisation de l'auteur, nous avons souhaité reproduire ces pages pour leur valeur de témoignage, et parce que cette démarche ne semble en rien avoir perdu de son actualité. Au contraire.*

Durant les premiers mois de mon séjour au Pérou, l'anthropologue nord-américain John Murra, alors résidant à Lima, fut pour moi un guide irremplaçable. C'est lui, et le regretté ethnologue et écrivain péruvien José María Arguedas, qui me donnèrent à entrevoir, puis peu à peu à comprendre, la véritable nature indo-métisse de la paysannerie andine et de la grande majorité du peuple péruvien. Grâce à eux, je pris vite conscience que me limiter à l'histoire juridico-économique de la grande propriété foncière dans le Pérou indépendant ne me permettrait pas de saisir le problème essentiel de l'histoire agraire contemporaine de ce pays – et même de son histoire tout court. Ce problème c'est le conflit, permanent depuis l'Indépendance, entre un droit, un État, une société libéral-créoles dominants et la réalité originale, autonome, du peuple paysan, dominé certes, mais jouissant de sa tradition propre, façonnée par des millénaires d'incubation culturelle autochtone, remodelée par quatre siècles de contact colonial ou néo-colonial avec la société euro-péo-occidentale.

Cette intuition, je devais la voir confirmée jusqu'à l'évidence intime durant chacun de mes voyages, chacune de mes enquêtes dans le Pérou d'entre 1965 et 1970. J'aurai passé en effet plus du tiers de mon temps hors des archives et bibliothèques de la capitale péruvienne à courir les routes du ciel et de la terre en avion, en camion, en train, en jeep, en barque, à cheval, à pied, pour interroger les hommes, les paysages et les vestiges du passé. Pendant ces enquêtes, j'essayais d'avoir l'œil et

l'oreille du géographe, du sociologue, de l'ethnologue, au service de l'historien. D'avion ou d'auto, je tentais de comprendre la signification d'une structure agraire embrassée du regard, ayant parfois la chance que des témoins archéologiques me révèlent d'anciennes formes d'occupation du sol. Je passais de longues heures à observer la foule paysanne qui affluait dans les divers marchés, foires, fêtes, processions, *meetings* et manifestations syndicales ou politiques. J'interrogeais tout ce qui, dans la province, forme l'élite locale en contact avec les problèmes agraires : sous-préfets, gouverneurs, commerçants, colporteurs, curés, propriétaires fonciers, ingénieurs de mines, administrateurs, politiciens, etc. Tour à tour, je vivais dans des *haciendas*, des campements miniers, des chaumières indiennes, partageant les heures et les repas de mes hôtes. Non sans risque parfois – pour eux hélas plus que pour moi – je m'accointais avec des leaders du mouvement paysan, passé ou récent, officiel ou souterrain. Ceux-ci se révélaient souvent d'extraordinaires témoins d'une histoire non écrite : l'histoire des paysans du Pérou.

Comment évoquerais-je sans émotion, par exemple, ce vieillard qui, dans une humble chaumine perdue dans la Puna, au sud du Cuzco, dévidait devant Jacqueline Weber et moi-même, le récit lancinant d'une jacquerie à laquelle il avait participé, vers 1920, sur les lieux mêmes. Il conta comment, malgré ses blessures, il avait échappé par miracle à une répression féroce. En ce mois de février 1966, il était le seul témoin encore vivant de cet épisode dont il n'existait aucun témoignage écrit accessible. Et cet homme savait, et nous savions avec lui, qu'il allait bientôt mourir et qu'une fragile bande d'enregistrement magnétique serait la seule trace de son histoire.

Ce sont là les hauts moments d'une enquête. De ceux qui rendent au sujet d'histoire le plus académique son contenu réel de chair et de sang. Si donc le présent travail réussit parfois à être autre chose que le simple exercice d'érudition et de rhétorique nécessaire à l'obtention d'un titre universitaire, c'est parce qu'en m'inspirant de tels épisodes, la multitude basanée de quatre générations de paysans péruviens m'a fait entendre et parvenir un peu de sa rumeur et de sa voix.

À des milliers de kilomètres de la France, séparée d'elle par l'immensité d'un océan, l'épaisseur moite de la forêt amazonienne, l'âpreté d'une des plus hautes cordillères du monde, cette multitude a donné naissance au peuple péruvien. Ce peuple paysan, sévère et sombre comme son passé tragique a commencé d'imposer un processus historique qui l'amènera tôt ou tard, progressivement ou violemment, à

réaliser ce que notre propre peuple, du temps où il était encore en majorité paysan, a imposé d'abord sourdement à ses rois, puis de plus en plus impérieusement aux grands dirigeants d'après 1789 : une révolution agraire. Malgré les décalages dans le temps et dans l'espace, malgré les différences ethniques ou raciales, ce commun destin trouvé entre deux peuples si dissemblables méritait qu'on en témoigne d'abord, avant toute autre forme d'introduction.